



Le feu est-il à la maison? (Page 134.)

difficile, d'Artagnan avait annoncé qu'il amenait un prisonnier d'État.

A la troisième porte, au contraire, c'est-à-dire une fois bien entré, il dit seulement au fonctionnaire :

— Chez M. de Baisemeaux.

Et tous deux passèrent. Ils furent bientôt dans la salle à manger du gouverneur, où le premier visage qui frappa les yeux de d'Artagnan fut celui d'Aramis, qui était assis côte à côte avec Baisemeaux, et attendait l'arrivée d'un bon repas, dont l'odeur fumait par tout l'appartement.

Si d'Artagnan joua la surprise, Aramis ne la joua pas; il tressaillit en voyant ses deux amis, et son émotion fut visible.

— La suite au prochain numéro. —

UN BEAU-PÈRE

PAR

CHARLES DE BERNARD

(Suite.)

Madame de Laubespain désirait avant tout gagner la confiance de la jeune fille. Avec la plus perfide habileté elle dirigea la conversation de manière à provoquer ce sentiment, qui devait lui assurer à elle-même l'ascendant nécessaire à la réussite de ses projets.

A Nancy, une quinzaine d'années auparavant, la comtesse avait rencontré quelquefois le père et la mère de Laure dans le monde hétérogène dont la base se compose principalement des employés du gouvernement, depuis le lieutenant général et le préfet jusqu'au receveur des domaines et au directeur des contributions. Cette société, qui, en raison de ses

éléments plus ou moins nomades, a reçu dans la plupart des villes de province le nom caractéristique de la *colonie*, était, avant la révolution de 1830, un terrain neutre où se rencontraient pacifiquement, sinon cordialement, la noblesse et le commerce, l'administration et la bourgeoisie. Dans cette société donc madame de Laubespain avait commencé avec la mère de Laure Meynard une de ces liaisons comme il s'en forme parfois entre deux femmes de même âge, mais de caractère différent, sans que ni l'une ni l'autre y attachât une importance réelle et crût sincèrement à sa durée. Ces rapports accidentels, dont plus d'un caprice était venu troubler le cours et qu'avait définitivement brisés la première absence, furent métamorphosés par la comtesse en un de ces attachements sérieux qui laissent dans le cœur une trace profonde et ineffaçable.

— J'ai été l'amie de votre mère, dit-elle à Laure; sa meilleure amie peut-être; c'est vous dire combien je suis heureuse de pouvoir faire pour sa fille ce qu'elle-même sans doute aurait fait pour la mienne, si Dieu m'en eût donné une, et qu'il eût conservé la vie à cette pauvre Mathilde.

A ces mots, prononcés avec un accent de sincérité et d'affection auquel de plus habiles observateurs se fussent laissé prendre, Henri sentit son attachement pour sa mère s'accroître de toutes les forces de la reconnaissance, et Laure se reprocha en secret le mouvement de doute et d'inquiétude que lui avait fait éprouver le premier regard de la dévote.

— Quels remerciements pourrais-je vous offrir qui fussent dignes de votre bonté? répondit-elle en portant à ses lèvres, avec une respectueuse vivacité, la main que lui tendait la comtesse.

— Ne me remerciez pas, mon enfant; mais tâchez de m'aimer un peu en mémoire de votre mère, reprit la femme hypocrite, qui, s'inclinant à son tour, baisa au front l'orpheline.

M. de Roquefeuille, debout à l'angle de la cheminée, examinait cette scène avec attention.

— Voilà un baiser qui descend en ligne directe de celui du jardin des Oliviers, se dit-il, intérieurement révolté de la duplicité de la comtesse; je n'aime pas cette comédie que joue en ce moment ma chère sœur. Qu'elle s'oppose à ce qu'Henri fasse un mauvais mariage, je le comprends; mais à quoi bon ces tartuferies? Fortune à part, elle est charmante, cette jeune fille, et certes elle mérite une accolade de meilleur aloi que celle dont vient de la gratifier ma sœur, qui, en l'embrassant, semblait avoir envie de la mordre.

Le général s'approcha de l'orpheline avec cette courtoisie familière qui est un des privilèges et parfois une des grâces de la vieillesse.

— Mademoiselle, lui dit-il en tirant de sa voix de trombone les sons les moins rudes que comportât ce sonore instrument, puisque ni ma sœur ni mon neveu ne paraissent se souvenir que je suis là, je prendrai la liberté de me présenter moi-même. Je suis le général Roquefeuille, grand admirateur de la jeunesse, de la grâce, de la beauté, et par conséquent très-fort votre serviteur. Vous venez de baiser la main de ma sœur, donc j'ai le droit de baiser la vôtre, et vous allez me permettre d'user de ce droit, à moins pourtant que ma vieille moustache ne vous fasse peur.

Monsieur de Roquefeuille s'inclina galamment devant la jeune fille et voulut lui prendre la main; mais Laure, par un mouvement plein d'une grâce naïve, lui présenta en souriant son joli visage.

— Voilà un échange dont je ne devrais pas me plaindre, reprit le vieillard après l'avoir embrassée sur les deux joues; et cependant, voyez comme l'homme n'est jamais content: j'aimerais mieux que vous ne m'eussiez accordé que ce que je vous demandais.

— Pourquoi cela, mon oncle? demanda Laubespain, que comblait de joie l'accueil fait par ses parents à la jeune orpheline.

— Parce qu'alors j'aurais pu conserver quelque temps encore une illusion maintenant